

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 16

Artikel: La douce aumône : nouvelle
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256109>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

S'il avait connu cette propriété, le prudent Pythagore n'eût pas sans doute interdit à ses disciples l'usage des fèves ; si se fût contenté de leur conseiller comme dessert quelques nymphes de fourmis.

Quoi qu'il en soit, les recherches toutes récentes de plusieurs savants, M. Clément, M. Garrigue, M. Huchard, tendent à remettre en honneur dans la thérapeutique contemporaine, sinon les fourmis, du moins l'acide formique, qui est comme la quintessence de leur activité médicinale.

Cet acide, absorbé, soit pur et simplement neutralisé pour effacer son goût désagréable, soit sous la forme plus scientifique de formiate de soude et de chaux, augmente considérablement la force musculaire et la résistance à la fatigue.

A la suite de son ingestion, on éprouve comme un besoin d'action, de mouvement. Il atténue les inconvénients d'un travail pénible et rend faciles certains efforts qui exigent une grande dépense d'énergie musculaire : la marche en ascension, l'escrime.

C'est le spécifique de la neurasthénie : il relève les forces physiques et morales, il dissipe cette sensation de lassitude qu'éprouvent les personnes faibles, soit le matin au réveil, soit par les temps orageux.

Des expériences précises ont été instituées pour mesurer exactement, au moyen des instruments que la physique a réalisés dans ce but, l'augmentation des forces sous l'influence de l'acide formique.

Le professeur Huchard a expérimenté cette substance sur lui-même, et il a reconnu qu'après avoir absorbé, en cinq jours, 15 grammes de formiate de soude, sa force musculaire, mesurée en kilogrammètres, avait quadruplé ; sa résistance à la fatigue s'était aussi considérablement accrue.

Ce même savant a fait une trentaine d'observations sur les bons effets du formiate dans les maladies diverses.

En particulier, chez une femme de soixante quinze ans, atteinte de pneumonie grave avec extrême faiblesse, le formiate de soude, prescrit à la dose de 3 grammes par jour, a eu raison de la dépression musculaire et a permis la convalescence.

Le Dr Herz, de l'hôpital Necker, a également, sur la demande de M. Huchard, prescrit l'acide formique à ses malades et en a obtenu des résultats satisfaisants.

L'action du médicament se fait sentir très rapidement, généralement moins de vingt-quatre heures après l'ingestion ; elle persiste longtemps, une semaine environ, et

tyrannie ! La maison n'est-elle pas remplie de domestiques d'ailleurs.

Il jeta l'ancre, et escaladant le rocher en quelques bonds, il se trouva au-dessous de la terrasse.

La fenêtre du premier étage s'ouvrait en même temps. M^{me} de Verneuil avait entendu la voix de son fils, et bien vite elle venait contempler le cher visage.

— Tu ne montes pas, mon enfant ?

— Non !... je veux enlever Chantal pour la conduire à Dinard. Cette petite sotte ne veut pas se laisser faire, sous prétexte que vous avez besoin d'elle. Ordonnez-lui donc de m'accompagner, cela me fera plaisir.

Plus encore que l'accent avec lequel il soulignait ces derniers mots, le regard du jeune homme commandait.

— Va, petite, puisque ton frère le désire, il ne faut pas refuser... Je suis si heureuse de le retenir près de nous !

— Vous allez rester bien seule, si je

sous son influence la sensation douloureuse des muscles, soumis à des contractions répétées, s'efface, en même temps qu'une nouvelle énergie se développe dans ces muscles fatigués.

Bien entendu, en cette affaire comme en tant d'autres, un enthousiasme précipité serait une erreur, et il faut attendre que de nouvelles expériences, plus longtemps continuées, viennent consacrer les propriétés toniques de l'acide formique.

Ces expériences pourront d'ailleurs être d'autant plus facilement poursuivies que l'acide formique n'est pas sensiblement vénéneux. On estime, en effet, que pour tuer un chien il ne faudrait pas lui administrer moins de 7 grammes de formiate pour chaque kilo de son poids.

Or, la dose médicinale pour l'homme est de 3 grammes par jour, se qui constitue environ 4 centigrammes par kilo pour un individu du poids moyen de 70 kilos. Jusqu'à l'empoisonnement, il y a de la marge.

Les fourmis ne sont pas les seuls insectes qui produisent de l'acide formique. Le venin des hyménoptères porte-aiguillon, en particulier des guêpes et des abeilles, dont la piqûre est si redoutée, n'est pas autre chose que de l'acide formique concentré, auquel s'ajoutent d'autres produits, suivant les espèces.

La médecine a quelquefois eu recours à la piqûre de ces insectes comme moyen curatif. Tel le cas de ce malade rhumatisant, qui, piqué accidentellement par une guêpe au poignet, vit cesser les douleurs qu'il endurait dans son bras.

Il se fit, le lendemain, piquer volontairement à la jambe, et ses douleurs disparurent encore. Mais on ne saurait conseiller de suivre cet exemple.

Plusieurs chenilles savent aussi fabriquer de l'acide formique, et on a remarqué que les espèces qui ont cette faculté sont précisément celles qui doivent accomplir les plus grands travaux et qui font preuve d'une endurance remarquable.

Telles sont les *processionnaires*, dont les poils, chargés d'acide formique desséché et pulvérisé, produisent une insupportable démangeaison quand ils viennent en contact avec l'épiderme.

Telle est encore la chenille du *Dicranura vinula*, qui vit sur le saule et qu'on nomme vulgairement la *Queue fourchée*, à cause des deux fouets qui terminent son corps.

Cette chenille, de taille assez grosse, est munie dans sa poitrine d'une glande qui sé-

m'en vais, dit affectueusement la jeune fille.

Un sourire résigné se joue sur les lèvres pâlies de Mme de Verneuil. Et tandis que sa fille lui entoure les épaules d'un crépon de soie pour la préserver de l'air trop vif du matin, elle regarde son fils en pensant qu'un baiser de lui l'eût amplement dédommagée de la solitude qu'elle s'impose pour lui être agréable... Mais Luc ne l'embrasse plus que très rarement, et... si froidement !

Contrairement à Chantal, dont l'âme délicieusement féminine est tout imbréguée de bonté et de tendresse, le jeune homme, dont toutes les facultés aimantes sont concentrées sur lui, est un égoïste dans toute l'acceptation du mot. Cependant l'orgueil maternel de Mme de Verneuil exulte en contemplant son fils, dont la haute taille et la tournure élégante attirent l'attention, non moins que la perfection du visage.

— Luc est si beau ! qui ne l'aimerait ? pensa-t-elle en donnant un regard de dé-

crète de l'acide formique ; elle lance ce liquide caustique contre ses agresseurs, et il en résulte une cuisson très douloureuse pour l'imprudent qui, la saisissant sans précaution, reçoit l'acide défensif sur les lèvres ou dans les yeux.

LA DOUCE AUMONE

NOUVELLE

I

— Nous n'avons rien pour vous, mademoiselle... Rien du tout... Repassez un de ces jours... Jacinthe Havel courba la tête et sortit.

Combien de fois, depuis d'interminables semaines, l'avait-elle entendue, la phrase banale, destructrice d'espoir, dont ceux mêmes qui la prononcent ne soupçonnent pas l'étendue cruelle !

La jeune fille cheminait maintenant, avec une lenteur fatiguée, le long de la rue de la Chaise jusqu'au square du Bon Marché, où elle s'assit à l'écart sur un banc, afin de se reposer, de remettre de l'ordre dans ses idées, en déroute par la déception sans cesse renouvelée.

Ainsi, c'était la même chose partout ! Toutes les agences, toutes les « Œuvres » qui s'occupent de procurer des places répétaient à l'envi la même négation desolante, proclamaient, avec une indifférence pareille, l'impossibilité de gagner le morceau de pain qui fait vivre ! Et la vague, la conventionnelle promesse dont, chaque fois, on était congédiée paraissait plus ironique d'être toujours inexécutée, rejetée en des lointains que l'esprit n'osait envisager !

Revenir, c'était facile à dire ! Mais, à mesure que le temps coulait, les moyens pratiques se faisaient plus difficiles, les humbles et indispensables axiliaires des démarches s'usaient davantage. Jacinthe, avançant son pied au bord de la robe grise qui, quelques jours encore, serait décente, considéra mélancoliquement la petite bottine détrempée, à la semelle mince qui gondolait, prête à se détacher.

Et rien, rien qui permit d'attendre un lendemain meilleur !

Depuis deux mois environ qu'elle avait perdu sa position de maîtresse de piano dans un pensionnat de banlieue, Jacinthe ne pouvait, en dépit de ses efforts, de ses constantes recherches, trouver une situation analogue, ou seulement des leçons qui l'eussent aidée à

daigneuse pitié à la jeune fille, à laquelle son amour-propre de jolie femme a de la peine à pardonner de n'être ni grande ni belle.

— Elle est bonne fille, cette petite, mais Dieu qu'elle est insignifiante auprès de son frère !... Et cependant elle a su prendre sur lui une influence que moi je n'ai pas, ajoute-t-elle en elle-même en étouffant un soupir.

Cela est rigoureusement vrai.

Le jeune homme, dont la nature à la fois violente et faible se cabre sous la sévérité paternelle, s'impose à sa mère comme une puissance tyrannique, se laisse presque complètement dominer par la douceur de Chantal.

C'est qu'en dépit de sa douceur et de sa frêle apparence, la jeune fille a une volonté trempée de cette vertu d'abnégation et de cette possession de soi qui fait les forts.

(A suivre.)

patienter, et ses pauvres ressources s'épuisèrent. Le loyer de sa petite chambre payé d'avance pour une quinzaine, le matin même, il lui restait quarante francs, deux pièces d'or qu'elle sentait sous sa main, dans sa poche, au fond de l'étroite bourse qu'elle ne sortait plus qu'à regret, prévoyant l'épouvante du moment où elle serait vide tout à fait. Que faire alors ?...

Mon Dieu ! que la vie est incompréhensible et meurtrissante pour les créatures jeunes et seules ici-bas !...

Les réverbères n'étaient pas encore allumés : Jacinthe jeta un regard autour d'elle et tressaillit de se trouver en ce lieu désert, envahi par de vagues et inquiétantes ténèbres.

Absorbée dans sa songerie triste, elle avait pris froid ; elle se leva en frissonnant et se préparait à descendre vers la rue de Sèvres, où les magasins illuminés mettaient une illusion de chaleur et d'appel hospitalier lorsqu'une ombre se dressa à ses côtés.

— Mademoiselle, je...

Jacinthe eut un geste de fuite, tout en dévisageant machinalement celui qui l'interpella ainsi. A la dernière lueur du jour mourant, elle distingua un homme jeune, boutonné jusqu'au menton dans un pardessus usé, mais propre, au-dessus duquel se tenait droite une tête volontaire, aux larges yeux gris pleins de détresse ou de fièvre sous un front d'intelligence que le nez droit reliait à des traits tourmentés et amaigris. De la main, il arrêta la jeune fille :

— Mademoiselle, n'ayez pas peur... Ayez compassion, au contraire !... Donnez-moi quelque chose, si peu que vous voudrez... pour que je puisse acheter un morceau de pain, ce soir... Je n'ai pas mangé depuis hier matin !...

Cette voix sourde et profonde, dont les vibrations hautaines trahissaient la révolte intérieure contre l'humiliation de l'aumône, résonna singulièrement M^{lle} Havel ; elle fouilla dans sa poche :

— De bon cœur... quoique je sois bien pauvre moi-même !

— C'est pour cela que je m'adresse à vous, répartit aussitôt ce solliciteur étrange... Toute la journée j'ai erré, chassé par la faim, l'horrible faim qui ronge les entrailles... Dieu vous garde de connaître jamais ce supplice !... Je n'osais pas demander, je ne savais pas comment il faut mendier... Puis, je suis entré ici, espérant que les petits qui viennent jouer dans ces allées y laisseraient tomber une croûte, n'importe quoi, un débris de leur goûter... Ce misérable espoir a été déçu ! Alors, je vous ai vue prendre place sur ce banc, songeuse, votre douce figure assombrie par ce reflet de préoccupations matérielles que je connais trop bien, et il m'est venu l'idée que vous deviez être bonne... que, mieux que personne, vous comprendriez ma peine... Depuis que vous vous êtes assise, je me suis tenu caché, là, derrière, ne pouvant me décider à vous aborder...

Jacinthe avait son porte-monnaie à la main ; tout en l'ouvrant, elle s'informa, les paupières lourdes de grosses larmes qu'elle sentait monter de son cœur apitoyé :

— Vous êtes sans ouvrage ?... Vous avez sans doute un état ?...

Avec une indicible amertume, l'inconnu secoua la tête...

— Non... Cela vaudrait mieux pour moi... J'appartiens à l'une de ces vieilles familles de province qui ne conçoivent que les carrières qualifiées de libérales... Quelle ironie !... Je prépare mon doctorat en médecine... Mais comme je suis pauvre et qu'il faut vivre, j'étais en même temps sous-maire dans une institution... Ah ! cet enfer, si l'on m'avait dit que je le regretterais !... Cela est, pourtant !... On m'a renvoyé faute d'élèves, et je suis sur le

pavé... sans pain ce soir... sans logis demain... Voilà.

Au fond de la petite bourse, les deux dernières pièces d'or brillaient sous les yeux consternés de la jeune fille. Elle se rappelait que c'était là tout ce qui lui restait. Pas la moindre menue monnaie pour alléger la criante détresse de ce malheureux !

Elle manqua de courage pour s'en aller ainsi, détruite la suprême confiance qu'il avait mise en elle ; un élan de pitié fraternelle la jetait toute vers cette misère si pareille à la sienne.

D'une impulsion dont elle fut à peine maîtresse, elle tendit un des deux louis au jeune homme :

— Tenez... Voici tout ce que je possède... Partageons...

Surpris, violemment ému, l'inconnu hésitait : — Je ne peux pas... je ne dois pas accepter un tel sacrifice !...

— Si, je vous en prie... Prenez... Il me semble que cela nous portera bonheur à tous les deux.

Ses beaux yeux purs, d'un bleu violet, suppliaient ; le jeune homme baissa les siens, attendri et gêné par cette situation invraisemblable et touchante où l'implorée insistait pour qu'on acceptât son aumône, tandis que le secouru s'en défendait.

— Soit, acquiesça-t-il enfin... Et puisse votre vœu se réaliser !... Mais laissez-moi votre adresse, afin que j'aie le plaisir de m'acquitter un jour...

M^{lle} Havel s'enfuyait déjà ; elle voulait garder tout le douloureux mérite de sa bonne action.

— Non, non ! dit-elle... Adieu !... Soyez heureux !...

Il se lança à sa suite :

Mademoiselle, votre nom, je vous en conjure !

Elle se retourna un peu :

— Je m'appelle Jacinthe, murmura-t-elle avec un lumineux sourire.

Et elle disparut du côté de la rue de Sèvres se perdant parmi les ombres incertaines qui circulaient dans la nuit, tandis que le jeune homme restait immobile au même endroit.

— Jacinthe... un nom de fleur, balbutia-t-il ; je ne l'oublierai jamais !...

Une brise, un de ces souffles errants des crépuscules printaniers, porta ce soupir aux oreilles de Jacinthe, qui n'était pas loin encore ; elle sourit de nouveau, de la confiance, de la joie plein son âme, qui n'avait plus peur de demain, trouvait la vie belle et la pauvreté plus légère.

(A suivre.)



Aux ménagères

Le poulailler du printemps

Le renouveau printanier ne fait pas seulement monter la sève dans les tiges, il produit le même mouvement dans l'organisme animal que dans l'organisme végétal.

La basse-cour, en particulier le poulailler, doivent être en ce moment l'objet de préoccupations de la fermière. En effet, les sujets qui vont naître, les poussins qui, par bandes, vont courir à travers la verdure naissante seront ceux qui, s'imprégnant de la jeune vigueur de la nature, fourniront les meilleurs coqs de l'année et les poulettes qui, l'automne venu, pondront le plus abondamment et fourniront régulièrement les meilleurs œufs, alors que les poules plus âgées cesseront peu à peu leur ponte.

Il y a assez de poules dans les poulaillers de nos campagnes ou de nos agglomérations suburbaines pour fournir assez d'œufs à la consommation française, et cependant la production est encore si mal conduite chez nous que, bien qu'elle se soit perfectionnée et accrue, les importateurs étrangers, notamment ceux d'Italie et voire du Canada pourtant si loin, trouvent sur nos marchés coquetiers un avantageux débouché.

Mais malheureusement, sauf dans certaines de nos contrées où l'aviculture est devenue une industrie florissante, plutôt au point de vue de la production de la chair que de celle des œufs, les poules ne sont qu'un accessoire négligeable à la ferme, tandis qu'il serait aisé de s'y convaincre qu'avec des soins peu coûteux, un peu de précaution et un savoir professionnel des plus aisés à acquérir, on arriverait à faire de cette accessoire une source en quelque sorte toute trouvée de bénéfices très appréciables à la balance de fin d'année.

Le premier souci de la fermière devrait être d'assurer à toute la gent volatile de son domaine particulier un logement favorable à sa bonne santé, à son développement et à sa production en belle et savoureuse chair et en œufs nombreux et de choix.

Au lieu des coins malpropres, exigus, sans air, sans lumière, repaires à vermine, à acades et à microbes où la volaille végète d'ordinaire entassée, serait-il si difficile de lui assurer un logement dans un hangar, clos seulement de trois côtés et fermé sur la face par le grillage, de façon à ce que la température ne soit jamais trop surélevée. Quant au froid, si l'orientation de la face est intelligemment déterminée, la volaille n'en souffrira pas ; elle n'en souffre et n'en meurt que si elle est déjà malade pour une autre cause. D'ailleurs, contre le froid excessif, des mesures de protection provisoire sont faciles à trouver. Une simple peinture, deux fois par an, en cette saison et à l'automne, appliquée au pétrole sur les parois et les séchoirs sera le meilleur et le plus hygiénique des préservatifs contre la vermine.

Les perchoirs seront placés horizontalement faciles à enlever pour un nettoyage régulier, permettant d'avoir un sol toujours couvert de sable renouvelé ou de litière fraîche.

S'il était possible, on devrait toujours faire boire coqs, poules, poulets, poussins à l'eau courante, mais on n'a pas celle-ci à point nommé, à défaut le moindre filet d'eau échappé goutte à goutte d'un robinet et suivant un petit canal découvert d'un parcours de deux à trois mètres serait toujours préférable à un bassin ou aux bacs à boire les mieux conditionnés.

Comme nourriture, supprimer les pâtés qui finissent par revenir plus cher que le grain et débilitent la pondeuse et le reproducteur, les réserver uniquement aux volailles à l'engraissement à qui elles sont, au contraire, indispensables.

Il importe aussi de savoir qu'une poule, suivant son âge, ne pond pas chaque année le même nombre d'œufs et que c'est dans sa deuxième année qu'elle en donne la plus grande quantité pour revenir à la troisième année au nombre de la première. De là il est aisé de déduire que pour qu'un poulailler donne son maximum de rendement, il ne faut y entretenir que des poulettes de l'année et des poules de deux ans et préparer celles-ci pour la vente aussitôt leur seconde ponte terminée, puisque, si on les conservait, elles ne produiraient pas plus que des poulettes qui vont commencer leur première ponte. Ces poules de deux ans sont d'ailleurs d'une vente très avantageuse, bien soignées, bien entraînées à l'engraissement, au milieu des conditions d'hygiène que nous venons d'indiquer.